

moderne Médecin abonde en détails ingénieux, et manifeste quelquefois à contre-temps, une très vaste science d'orchestration

L'œuvre sur laquelle s'est établie la renommée de M. Gounod, celle qui l'a fait arriver à la popularité dont elle jouit, c'est Faust, opéra en 5 actes, représenté au Théâtre Lyrique, le 19 Mars, 1859. L'immortelle conception de Goethe a eu, comme celle de Tirso de Molina, le privilège de grouper autour d'elle une foule d'imitations ou d'émanations plus ou moins directes. De même que Don Juan personnifie le néant de la vie sensuelle, Faust incarne en lui la dérision de la science, le néant de la vie intellectuelle.

Mais, —et c'est la supériorité du drame de Goethe,— l'intérêt qui s'y attache aux victimes du docteur Faust s'accroît encore de la puissance qui lui a été donnée pour le mal. Il ne faut pas s'étonner si, avant M. Gounod, tant d'artistes et de littérateurs s'en étaient déjà emparés. Le goût et la mesure étaient des qualités indispensables chez le librettiste pour réduire un poème aussi touffu aux proportions de la scène lyrique. MM. Jules Barbier et Michel Carré se sont acquittés de leur tâche d'une façon qui leur assure une large part dans le succès du Faust français. Par leurs soins la partie métaphysique a été supprimée, en revanche, ils ont scrupuleusement conservé les incidents dramatiques et les personnages qui concourent à les produire. Ainsi la tâche du musicien se trouvait singulièrement facilitée, hâtons-nous de dire qu'il a profité de ces avantages et que le principal mérite de sa partition consiste à être bien appropriée aux diverses situations de la pièce. Chaque morceau offre une phrase ordinairement courte, au point de vue de l'art proprement dit, on désirerait que ces phrases fussent plus développées au lieu d'être souvent répétées à satiété comme le fait jusqu'à seize fois Siebel dans ses couplets. "Faites-lui mes aveux." Dans des opéras plus récents, le compositeur a su écrire des mélodies moins hachées. L'ampleur augmente à chaque production et fait espérer que M. Gounod ajoutera, quelque jour, un chef-d'œuvre à ceux, en petit nombre, qui s'imposent pendant un demi-siècle à l'admiration publique. En attendant, nous mentionnerons ici les fragments les plus saillants de son Faust : d'abord, la ronde bizarre du "Veau d'or," la phrase des vieillards pendant la Kermesse "Aux jours de dimanche et de fête," la valse, la cavatine de Faust "Salut, demeure chaste et pure," phrase délicieuse accompagnée par un violon solo, mais dont les développements manquent d'intérêt, la ballade "Il était un roi de Thulé," dans laquelle l'auteur a introduit un emprunt caractéristique fait à la tonalité grégorienne, l'air brillant des bijoux, la scène de la fenêtre "Laisse-moi contempler ton visage," le duo passionné "O nuit d'amour, ciel radieux," et enfin le chœur des soldats devenu populaire "Gloire immortelle de nos aïeux."

Faust a obtenu un immense succès. Aussi un grand nombre de personnes habituées à juger du mérite par le succès, ont-elles placé d'emblée l'auteur de cet ouvrage au premier rang des compositeurs. Que M. Gounod nous permette de le lui dire, il a encore un pas à faire avant de se voir décerner cette place par l'unanimité des connaisseurs.

Tant vaut le livret, tant vaut la partition. telle semble être la loi qui préside aux destinées de l'heureux auteur de Faust et du malheureux auteur de Philémon et Baucis, (18 Février 1860). Le poème, mêlé de mythologie, de sentiment et de bouffonnerie, partant sans intérêt réel ne pouvant être favorable à la musique, quoiqu'il fût encore de la plume de MM. Jules Barbier et Michel Carré. On a remarqué cependant l'orage symphonique qui est bien traité, en dépit de certains moyens extra-musicaux, l'air de ballet du second acte, l'air "O riante nature," du troisième, ainsi que le duo entre Jupiter et Baucis "Ne crains pas que j'oublie."

Le troisième ouvrage que M. Gounod donna à l'opéra, la *Reine de Saba* (28 février 1862), n'eut pas un meilleur sort que le précédent.

Le succès de Mireille (cinq actes) fut une revanche éclatante de la chute qu'avait subie la *Reine de Saba*. Cet opé-

ra, représenté au Théâtre Lyrique le 19 Mars 1864, est tiré quant au livret, du charmant poème "Mireio," de M. F. Mistral, déjà très-admiré dans le midi de la France.

Bien qu'elle n'ait pas obtenu la vogue immense de Faust la partition de Mireille nous semble la plus remarquable et la mieux inspirée qu'ait écrite M. Gounod. La partie descriptive, qui est fort développée, l'emporte peut-être en mérite sur l'action dramatique. Le chœur d'ouverture "Chantez, chantez, magnanarelles," au premier acte, le chœur de la Farandole et la chanson du Magali, la déclamation dogmatique de Ramon au second acte, le tableau fantastique du Rhône au troisième; le chœur de la moisson, la chanson pastorale du petit Andreolun "Le jour se lève et fait pâlir la sombre nuit," l'air de Mireille "Heureux petit berger," au quatrième acte tels sont les morceaux qui révèlent le mieux, chez le compositeur, l'union d'un goût littéraire très-vif et d'une science musicale flexible et expérimentée. Ce sont là des tableaux et des études du plus haut intérêt.

Dans la partie dramatique de l'œuvre, il faut signaler la phrase de Mireille. "Oh! c'est Vincent! comme il sait gentiment tout dire," qui peint la situation avec vérité et délicatesse, le grand air de Mireille "Mon cœur ne peut changer, souviens-toi que je t'aime," un des plus beaux airs du répertoire moderne, enfin le final du second acte, dans lequel se détache cette phrase inspirée "Ah! c'en est fait, je désespère."

Après Mireille, M. Gounod donna à l'Opéra-comique en Juin 1866, un nouvel ouvrage en deux actes, "La Colombe," puis au Théâtre Lyrique une nouvelle partition "Roméo et Juliette." Venu après Zingarelli, après Steibelt, après Bellini et Vaccay, l'artiste a su marquer d'une empreinte originale et faire sien un sujet où d'autres encore pourront aller chercher des inspirations, car il ne sera jamais épuisé. Piramo et Thisbé, Roméo et Juliette! histoires d'hier et d'aujourd'hui! éternellement chères au cœur humain, aussi longtemps que les hommes connaîtront l'amour, avec les obstacles qui le contrarient, les courages qu'il suscite, les ivresses qu'il cause, et les malheurs qui le punissent.

Nous rappellerons brièvement les principales beautés du nouveau Roméo. Dans le premier acte, une sorte de chœur-prologue, d'un effet à la fois naïf et saisissant qui donne au spectateur un avant-goût de l'action, la ballade de la reine Mab "Mab, la reine des mensonges," et le duo malheureusement écourté, mais d'une sensibilité exquise, entre Roméo et Juliette. Le second acte est presque entièrement formé d'un duo entre les deux amants, de temps à autre, des chœurs viennent l'interrompre ou s'y mêler. Le petit chœur des domestiques à la recherche du page est un des morceaux bien réussis de sa partition. Le troisième acte débute par la scène dans laquelle le frère Laurent marie secrètement Roméo et Juliette. L'air gracieux du page "Gardez bien la belle," est bien tourné, la scène de la provocation et le chœur des Capulets et des Montaigus sont d'une beauté achevée, —force dramatique, déclamation vraie, mélodie bien appropriée à la situation, tout est à louer dans ce tableau. Du cinquième acte nous ne disons rien, sinon qu'aux prises avec les situations les plus fortes du drame anglais, le musicien les a interprétées avec une rare intelligence et une science consommées.

Si M. Gounod s'était abandonné plus librement à ses facultés natives, s'il se fût contenté d'être un très bon musicien, un artiste passionné et convaincu, il est probable qu'il eût donné des ouvrages plus remarquables encore que ceux qu'il a produits, des œuvres tout à fait supérieures et qui eussent défié toute critique, les théories imaginées et propagées depuis vingt ans par quelques gens d'esprit l'ont préoccupé outre mesure, et évidemment gêné et troublé. Il a cherché à concilier tout ce que la meilleure tradition musicale a mis à sa disposition avec les hardiesses de la musique dite de l'avenir, et d'un ordre d'idées qu'il serait plus juste d'appeler le désordre des idées.

Outre ses opéras et ses opéras-comiques, M. Gounod a écrit de la musique d'Eglise, des symphonies exécutées avec